

JACQUES JULLIENS

Julie des Quatre-Moulins

TOME 1

Julie des Quatre-Moulins Tome 1

CopyrightDepot.com, 2019, © 00068037-1

©Christine S. Éditions 2020

www.chroniquesdejadis.ca

www.ebookine.ca

Couverture : Christine S.

Crédit photo du viaduc, P. Verdun, 2019)

ISBN 978-2-9818846-3-3 (Epub)

ISBN 978-2-9818846-4-0 (Mobi)

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021

ISBN 978-2-9818846-5-7 (Imprimé)

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit, ni par aucun moyen électronique ou mécanique, y compris les systèmes de stockage et de récupération de l'information, sans l'autorisation écrite de l'auteur, sauf dans le cas d'un relecteur, qui peut citer de courts passages résumés dans des articles critiques ou dans une critique.

Ceci est une œuvre de fiction basée sur des faits réels. Cependant, les noms, les personnages, les lieux et les incidents sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

JACQUES JULLIENS

Julie des Quatre-Moulins

TOME 1

ROMAN

DU MÊME AUTEUR

Soleil sur la Persante (2019)

Chapitre I

Agenouillée sur la terre craquelée, j'arrache les mauvaises herbes qui envahissent les rangées de salades. À deux pas de là, tante Éliane arrose les plants de haricots. Plus loin, oncle Victor aère de sa binette les mottes au pied des pommes de terre. Le chien va de l'un à l'autre. Ne recevant de caresses de personne, il va s'étendre à l'ombre du cerisier aux branches lourdes. Le museau posé sur ses pattes antérieures, il ne dort pas. Il nous observe, tour à tour. Nous nous sommes, tous les trois, levés de bonne heure afin de pouvoir travailler au jardin avant que le chaud soleil de cette journée de juillet ne nous accable. Le chapeau de paille aux larges bords que j'ai coiffé protège mes yeux. Il ne peut toutefois pas empêcher la sueur de mon front de tracer de longues traînées brillantes sur mes joues déjà rougies.

Voilà trois semaines que je suis aux Quatre-Moulins chez mon oncle Victor et ma tante Éliane. Presque trois semaines que mon ami Marcel est parti pour Versailles. Et je suis toujours sans nouvelles de lui. Je suis venue pour soigner une blessure que je leur ai déclarée être une maladie, pour ne pas les effrayer. Je ne suis pas certaine d'avoir réussi à leur

donner le change. Je guette chaque arrivée du facteur. Ses venues sont rares. Personne ne s'écrit plus. Le service de la Poste fonctionne mal, les trains circulent plus mal encore. Quand ce ne sont pas les facteurs eux-mêmes qui se mettent en grève. Sans le dire, car ce serait trop dangereux puisque ça leur est interdit.

Un vibrant coup de sonnette de bicyclette nous fait dresser la tête. Mais oui! C'est le facteur qui vient d'apparaître devant le portail de bois. Le chien ne bouge pas, il le connaît. Le postier brandit une lettre au bout de sa main levée très haut. Si cette visite surprend mon oncle et ma tante, elle provoque de violents élans dans ma poitrine oppressée. S'ils n'attendent rien, même pas le journal qui ne paraît plus, j'attends un courrier, moi! J'espère une lettre. Hélas! Depuis que je suis ici, Bastien ne s'est pas souvent montré sur le chemin du faubourg des Quatre-Moulins.

Tante Éliane crie au visiteur de pousser le portillon et d'entrer. Sa venue est désormais si peu fréquente qu'elle mérite d'être prolongée par quelques instants de bavardage. C'est ainsi que les nouvelles se transmettent à présent. Plus personne ne croit ce qu'on raconte à la radio parisienne.

« Entre, Bastien! », l'invite ma tante en allant au-devant de lui.

Il transpire le facteur dans sa veste au col ourlé d'un liseré rouge portant sur chaque pointe la lettre P, brodée en rouge elle aussi. Je sais qu'il est un ami de longue date de mon oncle, mais je ne l'avais jamais qu'entraperçu jusqu'à présent. Il s'empresse d'ôter son képi, qui arbore la lettre P en rouge sur le devant, et de se débarrasser de sa sacoche de cuir qu'il porte en bandoulière. Elle doit lui battre les reins à

chaque coup de pédale. Il la dépose par terre. Après avoir posé son encombrant couvre-chef sur la margelle du puits, il s'essuie le front avec un impressionnant mouchoir à carreaux sorti de sa poche. Sa coiffure y a laissé une trace rougeâtre. Je ne sais pas si lui me reconnaît, pour autant, je ne doute pas qu'il sait qui je suis.

— Montre-nous c'que t'as dans les mains. J'espère que ce ne sont pas des mauvaises nouvelles, l'interpelle ma tante.

— Ça, j'peux pas savoir. Tout ce que je sais, c'est qu'y a pas de timbre dessus, c'est un cachet officiel. Un cachet qu'on connaît trop, dit le postier d'une voix sèche qui cache mal une inquiétude sourde.

— Montre qu'on voie ça! Victor, tu sors quelque chose pour Bastien. Il doit avoir le temps, sa sacoche n'est pas très gonflée.

Tandis que l'oncle Victor entre dans la cuisine pour en revenir avec sa bouteille d'eau-de-vie de mirabelle qu'il ne sort que dans les grandes occasions, et pas avec n'importe qui évidemment, tante Éliane s'empare avec vivacité de la lettre que le facteur tarde à lui donner. Comme s'il voulait repousser le moment de remettre un pli qui ne pouvait que signifier quelque chose de mauvais pour ses amis.

— C'est vrai, ça. Y a pas de timbre avec l'image du maréchal Pétain dessus. C'est bizarre. Y a juste un cachet avec le dessin de la..., s'interrompt ma tante alors que je m'approche.

— Oui!, reprend Bastien que cette interruption ne semble pas perturber. Elle est pas arrivée par le courrier habituel. Regardez l'adresse. C'est bien à vous qu'elle est adressée.

Monsieur et madame Victor Voillematin, faubourg des Quatre-Moulins à Chaumont, Haute-Marne. Si c'est pas vous, qui c'est?

— Y en a pas d'autres, ici, c'est sûr!, opine Victor en lui tendant un verre d'eau-de-vie plein à ras bord.

— J'espère que c'est pas quelqu'un qui vous veut du mal, répète Bastien.

Il porte le verre à ses lèvres pour cacher la curiosité qui le taraude.

— On ne craint rien. On ne fait de mal à personne, nous, dit mon oncle.

— Rassurez-vous tous les deux, ça vient pas d'ici. Ça vient de loin, les interrompt tante Éliane qui a examiné le cachet.

— Tu ne l'ouvres pas, ma tante?, je demande en m'efforçant de maîtriser mon impatience, car je ne peux m'empêcher de croire que c'est une lettre de Marcel.

— On verra plus tard. C'est en effet adressé à monsieur et madame Victor Voillematin, faubourg des Quatre-Moulins à Chaumont, Haute-Marne. Puisqu'on n'attend rien, on n'est pas pressé de savoir ce qu'il y a là-dedans.

Tante Éliane pose la lettre sur la petite table dressée sous la tonnelle, où il fait bon prendre le dîner le soir venu. Avant que la nuit soit tout à fait tombée, à cause du couvre-feu. Elle pose dessus un caillou pour qu'elle ne s'envole pas et elle regarde les deux hommes qui sirotent avec délectation leur breuvage alcoolisé. Elle se ravise et, d'un geste qu'elle veut indifférent, elle la fourre dans la poche ventrale de son tablier. Elle a sans doute remarqué le regard curieux de Bastien et le pas que j'ai fait pour me rapprocher de la table.

— Hé! Julie, t'es venue passer quelques jours chez ton oncle?, me demande Bastien sur un ton qui n'a rien de chaleureux.

— Oui! Elle est venue se reposer chez nous. Elle vient d'être malade. Ici, en bas, près de la Marne, on respire mieux, lui répond la tante qui veut m'éviter de raconter n'importe quoi.

Puis, s'adressant toujours au postier, elle lui demande en désignant la ville du menton.

— T'as des nouvelles de là-haut? Ça bouge fort, qu'on dit.

— J'ai pas le temps d'en causer. J'vous dirai plus tard.

Pourtant, il ne semble pas pressé de partir. Il se tourne vers moi. « Tu sais, j'ai appris c'qui est arrivé à ton Jean-Marie. J'en ai porté, moi aussi, au début de la guerre des lettres qui donnaient pas des bonnes nouvelles aux femmes à qui je les remettais. »

Que lui dire de la douleur ressentie à ce moment-là! Que lui dire des sanglots qui montent et qui ne s'arrêtent pas! Quand la mère de Jean-Marie m'avait fait lire la lettre officielle qu'elle venait de recevoir et qui lui annonçait la mort de son fils au combat, à Dunkerque, le 3 juin 1940, nous nous étions blotties l'une contre l'autre. Pauline, la petite sœur de Jean-Marie, que ses 12 ans éloignaient de la réalité et qui ne s'imaginait pas qu'elle ne reverrait plus son grand frère, s'était jetée entre nous deux pour mêler ses pleurs aux nôtres. Je savais, moi, que je ne reverrais plus mon fiancé que je devais épouser après. Quand tout serait fini. Et que jamais je ne pourrais me recueillir sur sa tombe, car sa dépouille ne reviendrait pas en terre haut-marnaise. Ces grands moments de douleur ne se partagent pas!

— Je te remercie, Bastien. C'est loin déjà, mais ça ne peut pas s'oublier.

Je voulais qu'il s'en aille et qu'il arrête de me questionner. Il ne bouge pas. De toute évidence, cette enveloppe, avec son cachet spécial que moi je n'ai pas vu, l'intrigue autant que moi. Il voudrait savoir, tout comme moi, de qui elle provient et ce qu'elle contient. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne veut rien raconter devant moi. Il sait, c'est certain. Il se méfie de moi. Et si c'était une lettre de Marcel? Dans ce cas, ma tante attend qu'il soit parti pour me la donner. Va-t-il bientôt partir ! Je bous.

Enfin, lui et Victor posent leur verre vide. Ils se lèvent et ils se dirigent vers le portail de l'entrée. Ma tante lui donne un paquet enveloppé dans du papier journal. Il l'enfourne sans l'ouvrir dans sa sacoche que l'absence de courrier à distribuer a rendue légère et plate. Je pense qu'il renferme quelques œufs et des légumes ramassés du matin. Bastien ne cache pas sa déception de ne pas avoir appris le contenu de cette correspondance à l'origine bizarre. J'imagine qu'il espère que Victor le lui dira plus tard. J'entends ma tante lancer : « Tu passes quand tu veux, Bastien. Même si t'as pas de courrier pour nous. Tu sais que ça nous fait plaisir de bavarder avec toi. »

La bicyclette ayant disparu sur la route poussiéreuse, tante Éliane regarde une nouvelle fois la lettre dont elle examine avec soin le cachet. L'oncle Victor et moi nous nous rapprochons. Mon cœur s'est mis à battre la chamade. Celui de l'oncle, mû par une soudaine inquiétude, ne bat pas moins fort, si j'en juge à son souffle court. Nous sommes tous les deux vite déçus. « Ça ne me semble pas important ni

intéressant », dit-elle en la replongeant dans la poche béante de son tablier. « Je verrai ça plus tard, à tête reposée ».

Comme je lui lance un regard insistant, elle ajoute que, de toute façon, cela ne me concerne pas. Je suis bien obligée de la croire.

*

La journée s'écoule au jardin ou à la cuisine sans qu'aucune question sur la lettre ne soit posée. J'ai fini par l'oublier. Le soir après le dîner, la table débarrassée, la vaisselle faite et plus aucune lampe allumée, nous nous asseyons tous les trois sur le banc de pierre qui est adossé au mur de la maison. La tête renversée en arrière, nous nous plongeons dans la contemplation du ciel. Les nuages se sont écartés pour dévoiler ses parures célestes qui, scintillantes, invitent à la rêverie. Elles étincellent d'autant plus fort qu'aucune lumière de la ville ne s'est allumée en raison du couvre-feu imposé par les Allemands. Personne ne parle. Nous cherchons au loin chacun notre étoile préférée, goûtant avec sérénité la fraîcheur de la nuit tombée. Je m'efforce de retrouver et d'appeler par son nom chaque point lumineux que Marcel m'a fait découvrir ces deux soirs-là, si proches et si lointains à la fois, dont le souvenir vibrant et chaud reste gravé en moi.

Cette quiétude est soudain troublée par le bruit caractéristique et toujours effrayant d'une patrouille en marche. On y est pourtant habitué dans cette partie de plaine qui marque la séparation entre zone interdite et zone occupée. Le canal de la Marne à la Saône, qui longe la Marne, est cette frontière. On ne peut se retenir de trembler à chaque fois. Les derniers événements en ont accru la

fréquence et nous savons les Allemands, et les miliciens avec eux, plus nerveux que jamais et prompts à utiliser leurs armes. Un faisceau lumineux se détache d'une lampe torche; il balaie le portail. Nous nous figeons et nous nous faisons aussi petits que possible. Tout peut en effet arriver. Le trait de lumière ne pénètre pas dans le jardin silencieux. Il ne vient pas se poser sur le banc. Les pas s'éloignent. Le rayon lumineux s'attarde, cent mètres plus loin, sur la façade de nos voisins les plus proches. La patrouille poursuit sa marche. On respire.

— Tu ne sembles pas pressée de reprendre ton travail à la Caisse d'épargne, Julie. Tu es guérie à présent, me demande ma tante de la voix décidée qu'elle utilise quand elle attend une réponse à son interrogation.

— C'est vrai que je me sens guérie. Pourtant, c'est vrai que je ne suis pas impatiente d'y retourner.

— Rien ne presse, ma fille. Si tu te sens à ton aise ici, tu peux rester tout le temps que tu veux. La pension d'ancien gendarme de ton oncle, le jardin et le poulailler suffisent pour nous nourrir tous les trois.

— Je te remercie ma tante. Je me sens si bien avec vous! Ma présence n'est pas indispensable là-haut. Je ne reçois pas le public, moi!

— Comme tu veux. On préférerait d'ailleurs que tu restes ici. Surtout que tu as l'air d'être encore toute chamboulée par la mort de Jean-Marie. Ça fait 4 ans déjà. Il faut oublier. Et puis, ton directeur ne nous plaît pas trop, pour tout te dire.

— Je travaille avec lui, dans un bureau. C'est tout.

— Je sais ma fille, je sais. Ça m'inquiète quand même.

Parce que ton chef, et ce n'est pas un secret puisqu'il s'en vante et se montre partout, porte un sinistre uniforme. Il est craint, mais il n'est pas aimé.

Je ne réponds pas. Elle respecte mon silence. L'oncle Victor reste silencieux, lui aussi. Ils attendent sans doute que je leur en dise plus. Je m'enferme dans ce silence qu'un oiseau de nuit trouble un instant de son appel prolongé. Je pense à Jean-Marie dont j'ai longtemps gardé le portrait sur moi. Je revis ces longues courses épuisantes dans les bois de Foulain pour m'aider à oublier, ces éprouvantes prières dans l'église Saint-Clément pour crier au Bon Dieu mon incompréhension de son incroyable cruauté, ces longs moments de prostration pour m'isoler de mes camarades dont les rires m'étaient une souffrance supplémentaire. Je revois le visage de Marcel qui vient à présent se superposer à celui de Jean-Marie. Je pense à cet uniforme que j'ai laissé dans l'armoire de ma chambre, à la caserne Damrémont. Quand je relève la tête et que je les regarde de nouveau, ma tante comprend que je suis prête à me confier. Je me sens prête en effet. À leur confier quoi? Mes idées sont trop confuses encore.

C'est ma tante qui me sort de mon embarras.

— Tu sais, Julie, ta maladie, ton oncle et moi on n'y a jamais cru. J'ai compris quand tu as voulu te débarrasser en cachette du pansement que tu avais sur le bras. Quand on est malade, c'est pas juste au bras gauche qu'on a mal.

— Et vous ne m'avez rien dit!

— À quoi ça aurait servi dès lors que tu ne voulais pas en parler.

— Ça ne vous a pas intrigués?

— Oh, que si! Tu ne voulais rien dire... Tu es notre nièce, Julie! Victor et moi, on t'aime beaucoup. On t'a vue grandir. C'est sûr que tout le monde le sait que tu es dans la Milice. On ne sait pas comment les gens vont réagir en te voyant chez nous. Surtout maintenant que tout est en train de changer.

L'oncle Victor laisse sa femme parler pour eux deux. Il en a l'habitude. Il s'approche pour mieux entendre.

— Pourquoi t'as fait ça, Julie?, me demande encore ma tante.

— Pourquoi j'ai fait ça?

Je répète la question parce qu'elle me surprend. Autrefois, la réponse aurait été toute simple à formuler. Aujourd'hui, elle ne m'apparaît plus évidente. Il me faut cependant m'expliquer.

— Je voulais venger la mort de Jean-Marie. Ça ne m'intéressait pas, moi, d'espionner mes voisins, de dénoncer le mauvais Français ou de traquer le juif qui se cache et le jeune gars qui ne veut pas aller travailler en Allemagne. Je me moque de la politique. Ce que je voulais, c'était punir l'aviateur qui nous envoie des bombes anglaises et empêcher le maquisard de détruire tout chez nous pour obéir à ce général que personne ne connaît et qui s'est réfugié, tranquille, à l'abri, chez les Rosbifs.

— Et ben! Ça a le mérite d'être clair!, s'exclame Victor, sortant de son silence.

Je dois reconnaître que je me suis laissé emporter par ma haine pour les Anglais qui sont responsables de la mort de Jean-Marie. C'était irraisonné. Cependant, c'était si fort que j'ai cru faire ce qu'il fallait. On les connaît, les Anglais.

Depuis toujours, ils veulent dominer le monde. Et ils ont détruit ma vie, alors que j'étais à peine fiancée. Je n'avais rien connu, car j'avais attendu, comme me l'avait conseillé ma mère. C'est pour ça que je me suis engagée dans la Franc-Garde, le bras armé de la Milice. Oui! Je voulais venger Jean-Marie. Mais maintenant, je suis plus calme. Je me rends compte que je me suis montrée impulsive et irréfléchie.

Je me tais pour apaiser la colère que mes paroles ont réveillée. La lettre reçue ce matin me revient à la mémoire. Et si c'était Marcel qui l'avait envoyée?

— Pourquoi tu ne veux pas ouvrir la lettre, ma tante?, je demande.

— Pourquoi t'intéresses-tu tant à cette lettre, ma fille. Elle nous est adressée à ton oncle et à moi, que je sache!, répond-elle d'une voix où il me semble que pointe une trace de contrariété. Si ce qu'il y a dedans n'est pas agréable à lire, il sera bien temps de l'apprendre demain. Ne gâchons pas cette soirée!

Elle se lève et étire ses bras en bâillant.

« Allez, rentrons! Il se fait tard et il commence à faire frais », clôt-elle la conversation d'un ton qui a retrouvé son autorité accoutumée.

Je ne peux que rester avec mes souvenirs, mes inquiétudes et mes espoirs, au moins pour cette nuit encore.